

Immigration forcée : de l'imaginaire traumatique aux interventions clinico-politiques



Miriam Debieux-Rosa

Cet article présente les fondements théoriques, cliniques et éthiques de l'écoute psychanalytique de migrants et de réfugiés récemment arrivés dans le pays d'accueil. Plus particulièrement, de sujets qui ont été forcés d'immigrer pour des raisons politiques, ethniques, religieuses ou économiques, ou par suite d'une catastrophe naturelle. Nous pensons que les stratégies clinico-politiques d'écoute de ces migrants qui viennent d'arriver doivent considérer les spécificités du moment : ils ne posent pas une demande de suivi clinique mais des demandes en termes d'urgence. Comprendre ce qui est en jeu peut permettre d'élaborer des types d'intervention adaptés à des sujets qui restent prisonniers, parfois pendant des années, des processus de ce *temps de partir* : la mise sous silence de leur histoire, l'interruption associative, les difficultés à établir des liens sociaux limités à des demandes concrètes et ponctuelles et, très souvent, des attitudes évasives qui donnent l'impression d'être en face de personnes étrangères ou folles.

Notre activité s'inscrit dans le Fonds de culture et activités para-universitaires de l'Université de São Paulo (USP) et de l'Université



Miriam Debieux-Rosa, professeur docteur de psychologie clinique de l'Université de São Paulo (USP) ; professeur de psychologie sociale (3^e cycle) de l'Université catholique pontificale de São Paulo (PUC-SP) ; coordonnatrice du laboratoire Psychanalyse et Société, USP et coordonnatrice du groupe de recherche Psychanalyse et Politique, PUC-SP ; coordonnatrice du programme d'activités para-universitaires « Immigration : clinique et culture ». debieux@terra.com.br
Article traduit par Pascal Reuillard.

catholique pontificale de São Paulo (PUC-SP). Elle part d'une articulation entre la psychanalyse, la société et la politique pour proposer une intervention psychanalytique en marge des cadres traditionnels, dans des situations de précarité et d'urgence. En outre, elle est destinée à des sujets directement affectés par des événements sociopolitiques ayant entraîné l'exclusion, la ségrégation suivie de l'exil du pays d'origine et la quête d'un refuge dans un pays étranger. L'objectif principal est de leur offrir des espaces d'intervention qui permettent des élaborations singulières et groupales, mettent en avant les différentes possibilités de reconstitution des liens sociaux, favorisent les liens affectifs et professionnels de façon à pouvoir construire des manières de vivre les nouveaux contextes.

Notre expérience avec des immigrants et réfugiés nouvellement arrivés à São Paulo a débuté il y a dix ans au sein de la *Casa do Migrante* [Maison du migrant], un centre d'accueil tenu par des prêtres scalabrinien. L'établissement reçoit des victimes du drame mondial de la mobilité humaine sans distinction de sexe, ethnique, couleur de peau, croyance, nationalité ou toute autre forme passible de discrimination. Il compte cent lits et le temps moyen de permanence y est de trente à quatre-vingt-dix jours. S'y côtoient des gens du monde entier, différentes cultures, langues, religions et croyances ; des personnes qui ont vécu des situations difficiles et violentes, forcées d'immigrer et pour la plupart sans papier d'identité ni permis de travail.

Au niveau du lien social, les migrants construisent différentes stratégies pour tenter d'aligner leur nouvelle existence sur la dimension fantasmatique qui situe le sujet et son lieu de parole. Par exemple, certaines femmes rencontrent dans le mariage avec un Brésilien ou dans la naissance d'un enfant né de père brésilien un mode de légalisation de soi et de la famille ; d'autres parviennent à sortir de leur position de victimes de violence conjugale grâce à leur nouvelle insertion culturelle. Il y a également ceux qui développent de nouvelles trajectoires de travail, parfois même tournées vers l'assistance et la prise en charge d'autres immigrants ; ceux qui débutent une nouvelle formation, même si beaucoup restent dans le domaine du commerce ambulancier ; ou encore ceux qui établissent des partenariats pour des accommodations conjointes. Néanmoins, certains processus suspendent les élaborations des déplacements et des souffrances et exigent des pratiques spécifiques. C'est le cas de l'angoisse, de la culpabilité et des difficultés à surmonter les violences vécues.

L'EXPÉRIENCE CLINICO-POLITIQUE : UNE DIRECTION POSSIBLE DE LA CLINIQUE DU TRAUMATIQUE

Alors qu'ils rentraient chez eux, deux frères congolais ont découvert leur maison incendiée par des rebelles et toute leur famille décimée. Paniqués, ils se sont enfuis chacun dans une direction pour augmenter

leurs chances de survie. Celui (Ivo¹) qui s'est rendu au Brésil en bateau souffre d'insomnie et de crises d'angoisse à cause des images de la maison incendiée. Il considère que sa plus grande souffrance est de ne pas savoir où se trouve son frère, de ne pas savoir où et comment le chercher.

Hassab veut mourir et a fait une tentative de suicide. Après l'assassinat de ses parents en Angola pour des raisons politiques, il est venu se réfugier au Brésil. En arrivant, il apprend que ses deux sœurs restées au pays ont également été assassinées.

En 2010, la Maison du migrant a reçu une famille de réfugiés congolais composée du père et de trois enfants (une adolescente de 15 ans, un garçon de 4 ans et un bébé de 1 an). Ils se sont enfuis après une attaque soudaine de leur village. Au moment de l'attaque, la mère et un garçon de 9 ans étaient partis au marché. Ils n'ont aucune nouvelle d'eux. Le père et les trois enfants se sont d'abord rendus en Angola où ils ont de la famille, là ils ont réussi à acheter des visas et des billets d'avion pour venir au Brésil.

Certains migrants évoquent des scènes qu'ils ne parviennent pas à oublier, les membres de la famille restés au pays, les problèmes d'insomnie et les difficultés d'adaptation aux coutumes de la Maison du migrant et du Brésil. En dépit de leurs souffrances, la plupart se tiennent à l'écart ; ils sont méfiants et évitent tout contact personnel. Cette méfiance nourrie par la situation politique et les persécutions vécues réellement s'associe et/ou se confond avec la désorganisation subjective qui découle des violences et de la migration forcée, ainsi que de l'étrangeté culturelle quant au lieu du psychologue/psychanalyste.

Leurs demandes sont urgentes et pratiques. Et comme ils se trouvent dans une situation critique, ils nomment très clairement leurs besoins – dans l'ordre suivant : légaliser leur permanence dans le pays, trouver un emploi, apprendre la langue du pays d'accueil, obtenir un logement et se marier. Le suivi psychologique n'est pas perçu comme une nécessité, sa fonction est généralement méconnue et il est presque toujours évité. Le caractère objectif des demandes ne laisse pas de place à l'établissement d'autres types de liens. Or, répondre seulement à la demande directe ne permet pas une réorganisation subjective permettant de soutenir les positions sollicitées. C'est la raison pour laquelle nous maintenons notre présence malgré les innombrables carences objectives et les urgences. La santé mentale n'est pas une spécialité, elle est un droit et une condition de lutte pour la citoyenneté.

L'impact de l'événement violent et de l'excès de sens qui lui est attribué ébranle le narcissisme des sujets. L'angoisse et la détresse discursive qui en découlent désarticulent leur fiction fantasmatique et promeuvent un sans-lieu du discours qui empêche le contour symbolique

.....

1. Les noms des migrants ont été modifiés pour préserver leur identité.

du symptôme et la construction d'une demande ; ils tendent à reculer en face de la terreur qui leur fait perdre la solidarité et les place en dehors de la politique. Les sujets en situation de guerre sont désarticulés de leur fiction fantasmatique et fragilisés dans le lien identificatoire avec leurs semblables. Face à la puissance aliénante du traumatique, la rencontre avec le même, dans la répétition sans grand déplacement ou métaphorisation, met à nu la résistance incoercible du traumatisme. Les conditions de dégradation soulignent la nécessité vitale de voilement du caractère mortifiant de l'impact pulsionnel, c'est-à-dire « la nécessité de parler à l'Autre là où le sujet se ressent joui » (Pujó, 2000, p. 29).

Comment aborder les questions de l'angoisse et du deuil en tenant compte de la production sociopolitique de l'angoisse et de l'impossibilité politique du traitement subjectif dans les situations violentes ? Il est important de signaler qu'il ne s'agit pas de l'événement en soi, que nous qualifions de « violent » au lieu de « traumatique ». Au moment du fait, il y a eu un acte, l'acte de décision du sujet de quitter sa patrie. Les bases de la clinique du traumatique sont formulées à partir des cas où le sujet n'a pas encore construit une réponse métaphorique, un symptôme qui lui permettrait de parler de sa souffrance et d'adresser une demande.

L'ÉVÉNEMENT VIOLENT ET L'APRÈS-COUP : DE LA PRODUCTION DU TRAUMATIQUE

L'idée d'*événement traumatique* universalise l'impact des situations de violences sur le sujet, comme s'il n'existait qu'une seule conséquence des actes de violence. C'est pourquoi nous préférons parler d'*événement violent* afin de laisser au sujet le travail d'élaboration psychique de ce qui est traumatique pour lui dans cette scène. Nous pensons qu'il y a une utilisation excessive du concept de « traumatisme » ou de diagnostics psychiatriques comme le syndrome de stress posttraumatique (PSTD) pour caractériser les immigrants et les réfugiés. Nous avons pu constater que les interventions fondées sur cette perspective opèrent parfois sous le signe imaginaire de l'urgence, dans une logique tutélaire et moraliste du soin et dans la dimension du contrôle biopolitique (Fassin, 2009).

Ainsi, mettre l'accent sur les effets de la violence dépolitise l'événement violent et réduit le sujet à la condition de victime de violences. Les dimensions politiques se voient exclues, de même que la dimension de choix du sujet et sa possibilité de traiter et de reprendre sa position subjective et politique – des éléments fondamentaux pour le travail clinique et politique avec les réfugiés.

Quand le sujet arrive dans le pays de l'Autre, il est fréquent qu'il revoie la logique qui l'a conduit là, la décision de partir en laissant derrière lui des liens affectifs, des engagements personnels et politiques, son histoire, sa langue, le monde qui l'a constitué, pour s'introduire dans un autre lieu, un lieu étranger pour lui et où il est étranger pour l'autre.

Parfois, regarder ce qui est resté derrière soi et ses conséquences peut être un excès – de culpabilité et de jouissance – qui déstabilise le sujet d'un lieu dans le discours et le lance dans la dimension de la détresse, du traumatique. Sans parvenir à donner un contour symbolique à l'événement pour situer sa douleur et sa perte, pour produire une version des faits, un symptôme, le sujet se voit dans l'impossibilité de construire une demande à un autre/semblable et se tait. La dimension traumatique se produit dans l'après-coup (Lacan, 1958-1959).

Ouvrons une brève parenthèse théorique pour situer la discussion. En partant de la théorie lacanienne, il est possible d'établir la différence entre l'événement traumatique et la dimension du traumatisme en tant que trou, qui articule l'angoisse et le désir dans son propre temps, après coup, qui fournit des éléments fondamentaux pour penser la tactique et la stratégie dans l'intervention clinique. L'événement traumatique se présente comme étant celui où la vérité et le savoir coïncident de manière univoque, c'est-à-dire sans séparation et sans place pour l'équivoque. Le traumatique du sujet est donc dans son retour à l'événement, dans le détail qui l'élève vers une vérité ultime. Savoir sur l'événement signifierait savoir « la » vérité. Faire coïncider le fantasme avec le traumatisme est une stratégie névrotique qui calme l'angoisse. Une telle distinction permet de ne pas reculer devant le traumatisme. Mais si l'événement traumatique fait en sorte que la contingence de l'accident soit prise comme vérité, la conséquence en est une fermeture de la question pour la cause.

Dans *Les non-dupes errent*, Lacan (1973-1974) insiste sur l'importance de différencier la réalité psychique du réel. « Il n'y a de vérité que de ce qui n'a aucun sens, il y a une disjonction entre savoir et vérité. Cependant, le savoir inconscient invente : [...] nous savons tous parce que tous, nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait "traumatisme". On invente. On invente ce qu'on peut, bien sûr » (Lacan, 1973-74, p. 41). Cette distinction permet de ne pas reculer devant la violence. Le traumatisme différencié de l'événement violent signifie que ce qui reste en face du trou, c'est la reconstruction de la fiction qui oriente le sujet.

L'excès de consistance attribuée à l'événement (construction fictionnelle du sujet qui recule quand il est confronté à la violence obscène de l'Autre) place le sujet dans la condition du « ne pas pouvoir ne pas se souvenir », de la même manière que les personnes confrontées aux camps de concentration dont parle Agamben (2002). L'événement violent est totalitaire parce qu'il impose la contingence de l'accident à la vérité ultime des faits et réduit le sujet à un reste. Il s'agit d'un empêchement de l'oubli, du refoulement nécessaire pour se séparer de l'événement.

Dans des situations de violence, il peut y avoir suspension du deuil et position mélancolique où le sujet ne nomme pas la douleur, qui ne passe pas. Très souvent, la représentation de l'expérience et le signifiant qui permet de présenter l'absence de l'Autre sous un voile sont remplacés

par des images, des manifestations de folie individuelle ou collective. Il existe une folie caractéristique de cette douleur, qui est différente des psychoses et qui s'exprime par l'étrangeté (Lacan, 1973-1974).

L'angoisse surgit précisément quand il n'y a pas de distance entre la demande inconsciente et la réponse de l'Autre, entre l'énoncé et l'énonciation ; quand le sujet peine à se situer et se retrouve confronté au sentiment d'étrangeté. De telles conditions se traduisent par une mise sous silence : tenu au silence sous le signe de la mort, le sujet est voué à l'errance, l'expérience partagée et la position de passeur de la culture (Hassoun, 1996) lui étant interdites. L'angoisse ne se présente pas comme une manifestation symptomatique (comme dans le cas de l'angoisse névrotique de Freud) ou une fuite, mais comme un temps dans lequel le sujet a du mal à se situer et qui est lié au sentiment d'étrangeté, l'*unheimlich* freudien. Avec des effets sur sa position subjective et sur le lien social.

Ce silence, la douleur et l'absence d'une demande sont les vicissitudes du psychanalyste dans cette clinique. S'il n'y a pas demande et si la douleur est présumée par les faits et par le vide du silence, qu'est-ce qui soutient la position de l'analyste ? Quelle orientation donner à cette clinique ?

FONCTION DE L'ANALYSTE AU MOMENT DE PARTIR, TEMPS D'OUBLIER : LES RÉCITS

L'écoute du choix de départ ou de fuite du pays est un moment produit en dehors du transfert. Il interroge dans la mesure où il y a eu un excès de consistance de l'Autre débouchant sur un silence mortifère qui pourra être ressenti pendant toute une vie. Tenir compte des temps de ce travail, et particulièrement du temps d'oublier, requiert des caractéristiques spécifiques de l'écoute. Par exemple, aller vers le territoire psychique et géographique dans lequel circule le sujet, encore incapable de poser une demande à l'autre. C'est la raison pour laquelle l'écoute se fait là où il vit, dans la Maison du migrant, en vue de provoquer littéralement, par la présence et l'approche, le lien social.

Quitter sa patrie peut être un choix motivé par une trop grande pauvreté, par suite de catastrophes naturelles ou à cause de persécutions politiques. Les sujets partent pour échapper à l'horreur des abus de pouvoir, à une terre dévastée, toutefois ils laissent sur place leur enfance, des personnes chères, leur histoire. L'heure du départ, la scène, ses raisons et ses intensités sont des éléments fondamentaux de la construction de la scène et du récit.

Pour soutenir le départ, un travail doit être réalisé. Et dans ce travail, les termes sont inversés : un départ est toujours un choix – un choix forcé pour vivre, pour construire un nouveau lieu afin d'exister dans le monde. Il indique un positionnement face à la honte et à la culpabilité

pour les crimes commis pendant le processus ; dans la fuite comme dans l'arrivée dans le pays d'accueil, les normes et les lois ne sont en effet pas toujours respectées. Il y a toujours des crimes dans ce processus d'existence dans l'extériorité de l'Autre qui le constitue. Sans affronter le choix, la blessure ouverte ne permet pas la reconstruction. Un choix dévoile publiquement la division du sujet, sa pulsion, sa sexualité ; il indique un au-delà des identifications sociales, la transgression des frontières culturelles – l'altérité qui l'habite. Dans ce processus, il y a un jeu d'aliénation et de séparation.

Aliénation et séparation

Pour Lacan (1963), dans l'aliénation le sujet est divisé entre l'être et le sens. C'est dans cette fente où il se situe qu'il se structure. En matière de choix, Lacan affirme qu'il n'y a que le choix forcé : le sujet ne peut pas ne rien perdre quand son identification initiale porte quelque chose du *non-sens* constitutif.

C'est à travers le fameux exemple de « La bourse ou la vie ? » que Lacan (1973) formalise sa définition de l'aliénation. Au milieu de cette apparente intersection, n'importe quel choix (celui de la bourse entraîne la perte des deux, celui de la vie implique le choix d'une vie sans la bourse) résulte en une perte ; pas seulement une perte de ce qui n'a pas été choisi, mais une perte intrinsèque au choix effectué. Dans l'aliénation, il y a un Autre complet, infini et porteur des signifiants, alors que dans la séparation la condition logique introduit un Autre manquant. L'impossibilité de tout se dire témoigne de ce manque commun aux deux camps, aliénation et séparation (Lacan, 1973). C'est dans la référence à un manque radical de sens que l'objet *a* est situé dans le registre du réel, ce qui indique conceptuellement la radicalisation de ce manque.

Lacan part du terme « séparation » pour faire une sorte de jeu de mots qui renvoie à « s'engendrer² ». La séparation offre donc un accès à la liberté, même limitée. Elle évoque une liberté, une volonté de partir, une volonté de savoir ce qu'on est au-delà de ce que peut dire l'Autre, au-delà de ce qui est inscrit dans l'Autre. Dans la séparation, « le sujet vient à jouer sa partie » (Lacan, 1973, p. 208). Mais jouer sa partie signifie s'approprier des règles de l'Autre, et cela est possible à partir de la reconnaissance de la dette symbolique qui nous a initialement constitué.

De l'ignorance au savoir

L'ignorance – position d'aliénation – se caractérise comme un excès de signifié, elle donne au connu un caractère absolu, comme s'il

.....

2. « *Separare, séparer*, ici se termine en *parere*, s'engendrer soi-même » (Lacan, 1973, p. 208).

s'agissait de « la » vérité ultime. Entre l'ignorance et les faits, il existe une autre position du sujet face au savoir – production de l'intervalle qui permet l'énigme.

Dans le temps de partir et d'oublier pour pouvoir reprendre un chemin et le long processus de deuil, l'élaboration et la construction du récit de la vie et de l'histoire d'un sujet, d'une génération ou d'un groupe requièrent certaines stratégies spécifiques qui exigent la séparation d'un temps de la vie pour un autre, la quête de nouvelles références ou, comme dirait Lacan (1967), d'un nouveau Nom-du-Père. Au début, l'intervention demande un temps, un intervalle, un ajournement et un soin possible pour que le sujet se situe en face de l'angoisse et se situe tout court.

Des éléments de ce mouvement sont présents dans les processus mis en œuvre par les réfugiés rencontrés à la Maison du migrant de São Paulo. Quand il raconte son histoire, le Congolais Ivo parvient à distinguer sa plus grande souffrance (ne pas savoir où se trouve son frère, voir supra). Cette localisation d'un point de départ permet une action du sujet. Quand Hassab se remémore l'idéal de ses parents (assassinés pour des questions politiques en Angola), enseignants, il peut se recomposer et envisager un destin : reprendre ses études. Un homme du Sri Lanka caresse l'idée/idéal de « faire connaître au monde » la violation des Droits de l'homme dans son pays, des préjugés qui se traduisent par toutes sortes de violences et d'abus de la part de la population et des forces armées contre une minorité linguistique, les Tamouls.

Ici, ce n'est pas raconter, se raconter et transmettre qui est au premier plan, mais la torsion de la position de victime de l'Autre, forcé de s'enfuir, torturé par la culpabilité et la honte du choix de la vie au détriment du sens. Quelque chose de la séparation entre en jeu pour réinventer une trajectoire et pouvoir jouer sa partie. Quelque chose est parti, s'est engendré ; dans cette trajectoire, la division du sujet s'actualise.

Pour construire une histoire, une séquence de faits n'est pas suffisante. Il faut produire des trames de signifiante, des trames de sens. Les énoncés ne valent pas pour eux-mêmes, pour le fait raconté, mais pour l'énonciation et la position du parlant. Ce qui est dit a de la valeur en tant que parole qui fonde le fait et enregistre l'histoire. La parole est le témoignage qui institue l'histoire. Ce dit, bien dit, s'ouvre à la dimension subjective et renvoie au lien avec l'autre.

DE VICTIME À TÉMOIN DE L'HISTOIRE ; DU TRAUMATISME À L'EXPÉRIENCE PARTAGÉE

Le traumatisme/la trame ne cesse pas au moment de la découverte des faits – mettre en marche la trame implique un mouvement et ouvre à nouveau toute la chaîne de sens endormis dans la mélancolie. Cette tâche ne peut être accomplie isolément. La vérité ne détruit pas. Au contraire, elle permet l'élaboration. Le sujet produit la possibilité de transmission

de son histoire et de l'histoire de son pays, marquée par les « passions de l'être » avancées par Lacan (1953) : l'amour, la haine et l'ignorance (Rosa, 2013). En se replaçant dans la trame, le sujet retrouve la puissance perdue au cours de sa trajectoire, un vote de désir et d'amour qui intercepte la force aveugle de la haine.

Pour recomposer un lieu discursif, pour faire lien social, il faut reconstruire l'histoire perdue dans la mémoire. Le sujet est hanté par le retour incessant de l'événement violent dans lequel il ne trouve pas sa place. Mais au-delà de telles images, il est nécessaire de reconstruire la position du sujet dans le lien social, les trames politiques et subjectives masquées par la scène violente, son histoire personnelle articulée à l'histoire de son pays ou de sa communauté. Cette reconstruction implique une déformation qui permet le deuil et une réponse à la fiction, une réinterprétation du passé. Conçues ainsi, l'enfance et l'expérience sont des présupposés éthiques qui transcendent le champ idéologique et concernent en premier lieu les domaines de la politique (le lien avec les autres) et de la culture (le rapport à l'Autre).

Vivre des événements qu'il est impossible de reconnaître parce qu'ils sont très éloignés de l'imaginable et de « l'imaginable » suscite une nouvelle impasse éthique et clinique. Le consentement est un acte où le sujet se responsabilise pour un « choix forcé » qui n'est pas aliéné au champ de reconnaissance et du courant juspositiviste de la loi. À la différence d'autres situations cliniques, cette impasse n'implique pas la responsabilisation du sujet, mais la rupture avec ce champ symbolique ; non pas l'assentiment subjectif relatif à sa participation aux événements, mais la suppression de toute participation à cette jouissance. C'est là un point qui différencie la direction du traitement et exige d'autres dispositifs au-delà de la clinique du symptôme, caractérisée par la souffrance névrotique et la demande d'amour. L'écoute de sujets dont la souffrance est le fruit de conflits au niveau de la structure sociale et politique interroge la position du psychanalyste parce qu'il n'y a pas de conciliation, mais une subversion au discours social hégémonique – sur ce point, on en revient au radicalisme de l'écoute psychanalytique.

Partant de là, il est possible de concevoir un travail clinique qui permette la construction de la position de témoin, transmetteur de la culture (Hassoun, 1996), qui compose la trame fictionnelle par l'élaboration « pas-toute » du deuil impossible à signifier, dans la transformation du traumatisme en expérience partagée. De telles pratiques passent par l'élaboration collective du traumatisme avec la création de conditions d'altération du champ symbolique, dimensions sociales et politiques comprises ; au-delà d'une autre version de l'histoire du sujet, une autre composition sur l'histoire sociale est en jeu.

La direction des interventions cliniques et politiques vise à restituer un champ minimum de signifiants en lien avec le champ de l'Autre. En d'autres termes, elle vise à récupérer le pouvoir qu'a la parole de

présentifier des expériences qui restaurent la valeur du sujet et le placent en face des conditions historiques et sociales ayant entraîné les situations de souffrance. Cela permet au sujet de se situer et de donner une valeur et un sens à son expérience de douleur, d'articuler une demande à même de le soustraire à la mise sous silence.

Différents temps sont nécessaires au sujet pour se séparer de l'événement, formuler un récit et raconter une saga qui le situe dans son histoire et dans l'histoire de la communauté. Les récits mettent d'abord l'accent sur le départ – la plupart du temps forcé –, puis sur les choix qui ont suivi avant d'être resignifiés dans la transmission. Le récit a un temps différent de la dimension de l'événement – raconter de manière anticipée peut fixer, durcir et stagner un déroulement d'événements sans sens, qui n'acquerront un sens que plus tard.

La clinique du traumatique lance des défis et exige des interventions non conventionnelles dans ce que nous qualifions de « pratique psychanalytique clinico-politique » : il faut aborder la question de l'angoisse et du deuil sur le versant politique, c'est-à-dire tenir compte de la production sociopolitique de l'angoisse et des processus d'empêchement des processus subjectifs du deuil. Ces préconditions exigent d'autres dispositifs que ceux présents dans la clinique traditionnelle. Ces dispositifs possèdent une dimension collective qui permet de contourner et de signifier ce qui est nié socialement pour se « désidentifier » de l'événement qui devient un emblème culturel. La pratique psychanalytique contribue ainsi à l'émergence d'un sujet qui se sépare de l'ordonnement qui le sacrifie pour comparaître comme celui qui questionne cet ordre et crée des actions de transformation ; dans cette dimension, c'est en se reconnaissant comme manque-à-être que l'altérité, la différence, n'est pas signifiée comme une menace, mais comme une rencontre, avec laquelle se fait le nouveau.

BIBLIOGRAPHIE

- AGAMBEN, G. 2002. *Homo sacer : lo que queda de Auschwitz : el archivo y el testigo*, Valencia, Pre-textos.
- FASSIN, D. 2009. *Theory, Culture & Society*, SAGE, Los Angeles, London, New Delhi, and Singapore, 26, 5, 44-60 [en ligne] <https://www.sss.ias.edu/files/pdfs/Fassin/Another-politics-life-possible.pdf>.
- HASSOUN, J. 1996. *Los contrabandistas de la memoria*, Buenos Aires, Ediciones de la Flor SRL.
- LACAN, J. 1953. « *Função e campo da fala e da linguagem em psicanálise [Fonction et champ de la parole et du langage]* », dans *Escritos*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editora, 238-323.
- LACAN, J. 1958-1959. Le Séminaire, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, Traduction de l'Association psychanalytique Porto Alegre du texte établi par l'Association internationale freudienne.
- LACAN, J. 1967. Le Séminaire, Livre XIV, *La logique du fantasme*, leçon du 10 mai 1967, inédit.

LACAN, J. 1973. Le Séminaire, Livre XI (1963-1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar.

LACAN, J. 1973-1974. Le Séminaire, Livre XXI, *Les non-dupes errent*, leçon du 20 novembre 1973 et leçon du 19 février 1974, inédit.

PUJÓ, M. 2000. « Trauma e desamparo », *Revista Psicoanálisis y el hospital*, 17, 29.

ROSA, M. D. 2013. « Imigração forçada : a dimensão sócio-política do sofrimento e a transmissão da história », dans M.D. Rosa, T.T. Carignato, S.L. Alencar (sous la direction de), *Política e desejo : Desafios e Perspectivas no Campo da Imigração e do Refúgio*, São Paulo, Editora Max Limonad, 83-98.

MIRIAM DEBIEUX-ROSA, IMMIGRATION FORCÉE : DE L'IMAGINAIRE TRAUMATIQUE AUX INTERVENTIONS CLINICO-POLITIQUES

RÉSUMÉ

Cet article part des fondements de la psychanalyse pour aborder les stratégies clinico-politiques utilisées avec des migrants récemment arrivés à São Paulo, Brésil, après des situations de migration forcée et de violence. Il remet en cause l'utilisation de la notion de traumatisme pour caractériser les migrants et les réfugiés dans la mesure où elle exclut la dimension politique à la base des événements violents (Fassin, 2009), la dimension de choix du sujet et sa possibilité de traiter et de reprendre sa position subjective et politique. Le travail se vaut de la théorie de Lacan (1973-1974) pour établir la différence entre l'événement violent et la dimension du traumatisme en tant que trou, qui articule l'angoisse et le désir dans son propre temps, après coup, et fournit des éléments fondamentaux pour penser la tactique et la stratégie d'intervention clinique.

MOTS-CLÉS

Immigration, refuge, traumatisme, récit, désir, politique.

MIRIAM DEBIEUX-ROSA, FORCED MIGRATION : FROM THE TRAUMATIC IMAGERY TO CLINICAL POLITICAL INTERVENTIONS

ABSTRACT

This article addresses the fundamentals of psychoanalysis, the clinical political strategies used with subjects under the impact of forced migration and the violence suffered by newly-arrived immigrants in São Paulo, Brazil. The article criticizes the use of the concept of trauma to characterize immigrants and refugees because both the political dimension at the base of the violent events (Fassin, 2009), and the dimension of the subject's choice and its ability to process and resume its subjective and political position. We use Lacan's theory (1973-1974) to establish the difference between the violent event and the dimension of the trauma as hole, « trou » which articulates anguish and desire, in the a posteriori time and provides key elements to think tactics and strategy in clinical intervention.

KEYWORDS

Immigration, refuge, trauma, narrative, desire, politics.